



**Rockhill (Gabriel) - Contre-histoire du temps  
présent. Interrogations intempestives  
sur la mondialisation, la technologie,  
la démocratie.** - Paris CNRS Editions 2017 208 p

Dans *Contre histoire du temps présent*, Gabriel Rockhill part d'une constatation : l'imaginaire historico politique du présent affirme que nous vivons une ère mondialisée, technologique et démocratique. L'enjeu de l'ouvrage est de comprendre comment se construit et circule l'idée du temps transmise par cette vision. Pour ce faire, l'auteur s'engage à penser une « contre-histoire », qui ne soit pas simplement une histoire alternative, mais plutôt une méthode, un « historicisme radical ». Ce qui permet, d'après G. Rockhill, de concevoir le présent comme une « phase », comme quelque chose de non homogène et de contingent, c'est-à-dire comme une conjoncture, et non pas comme une « époque ».

Le concept de mondialisation, auquel est consacré le premier chapitre, définit cet enjeu. En questionnant l'idée de Jean-François Lyotard selon laquelle l'époque des grands récits est achevée, G. Rockhill affirme que la mondialisation est un grand récit très particulier. Il s'agit d'une série de « pratiques » visant « à produire "la chose" prétendument décrite par "le mot" » (p. 34), une série de « pratiques » en d'autres termes, tant économiques, sociales et politiques que discursives. C'est par cette voie que la mondialisation justifie la proposition de Margaret Thatcher, « *there is no alternative* », au moyen de la récupération du marxisme vulgaire. On retrouve ici un argument de Jacques Rancière : le marxisme, que l'on supposait démenti par l'histoire, revient pour donner une forme de nécessité au capitalisme. Selon G. Rockhill, le « sens de l'histoire » avancé par la mondialisation s'appuie en fait, par l'intermédiaire de ces pratiques, sur une « récupération burlesque », « sous la forme d'une farce » (p. 39), de trois axes du marxisme vulgaire : 1/ le déterminisme technico-économique, sous la forme d'un marché aux lois en apparence inévitables ; 2/ une histoire téléologique, sous la forme d'un progrès supposé linéaire.



conduisant à une liberté identifiable à celle du libre échange, 3/ une vision évolutionniste, sous la forme d'un cours de l'histoire envisagé comme épanouissement naturel de l'ordre politico économique néolibéral. À ce « sens de l'histoire », l'auteur oppose l'idée que la mondialisation est une « image monde ». En tant que telle, elle varie selon les espaces et les strates sociales. Ainsi, la mondialisation n'est-elle ni un fait indéniable, ni une illusion trompeuse, mais plutôt une construction qui peut être sujette à des résistances capables de l'affaiblir.

Le deuxième chapitre porte sur l'actuel réseau technologique. G. Rockhill affirme à ce propos que l'on doit éviter une approche examinant ce réseau comme « un concept épopal ». L'auteur prend ses distances vis-à-vis des débats actuels portant sur la discontinuité temporelle produite par les technologies contemporaines. De plus, en suivant Raymond Williams, il démontre que la technologie n'est pas un élément isolable du monde social. Au contraire, elle est entrelacée aux pratiques socio-historiques. Il ne s'agit pas de formuler des jugements normatifs sur la valeur sociale de la technologie. Dans la perspective méthodologique de l'« historicisme radical », il s'agit plutôt de saisir l'espace pour repenser l'imaginaire du réseau technico-économique.

Mais l'imaginaire politique du présent le plus puissant renvoie probablement à la notion de démocratie. À cette notion G. Rockhill consacre un long chapitre, le troisième. Il s'engage à en faire « une investigation intempestive » pour s'interroger sur la façon dont la démocratie est devenue un « concept-valeur ». Dans cette « contre-histoire » montrant la contingence sémantique de cette notion, on voit la possibilité de reconfigurer le « régime de perception historique » propre à notre pensée actuelle de la démocratie.

La méthode suggérée par l'ouvrage permet une thématization très rigoureuse de l'imaginaire contemporain. Se confrontant notamment à Pierre Bourdieu aussi bien qu'à Cornelius Castoriadis, G. Rockhill distingue le concept d'imaginaire de celui d'idéologie. Selon lui, il s'agit d'un mode d'intelligibilité, d'une « vision du monde ancrée dans le sens pratique des acteurs » (p. 56). La « contre-histoire » proposée par G. Rockhill ne se limite donc pas à rompre avec l'imaginaire du présent, mais consiste bien à éclairer les structures théoriques qui le produisent

pour constater qu'il n'y a pas un présent unique, qui serait le même partout. Comme le dit l'auteur, « cette contre-histoire cherche ainsi à créer et à rendre visibles des sens historiques qui remettent radicalement en question une image de notre époque fort répandue » (p. 204). Le propos de l'ouvrage est ambitieux. Au vu de l'ampleur des sujets et des références qu'il brasse, ce livre apporte une contribution remarquable à la pensée critique contemporaine.

Giovanni Campailla -  
Université Paris Nanterre - Sophiapol